

LE DEUIL DES CHIENS

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Messaouda

roman, 1983

Prix littéraire des Radios libres, 1984

Les Enfants des rues étroites

roman, 1986

Le Soleil des obscurs

roman, 1992

Prix français du Monde arabe, 1993

AUX ÉDITIONS AL KALAM

L'Ivre Poème

poésie, 1989

À L'ATELIER DES GRAMES

La Nuit du secret

livre objet, 1992

AUX ÉDITIONS L'HARMATTAN

Chant d'ortie

poésie, 1993

AUX ÉDITIONS PUBLISUD

Les Prolétaires de la haine

nouvelles, 1995

AUX ÉDITIONS EDDIF

L'Amour circoncis

essai, 1995

Le Massacre de la tribu

essai, 1997

ABDELHAK SERHANE

LE DEUIL DES CHIENS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-112186-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pitié pour la nation où l'on n'élève la voix
que dans les processions de funérailles, où
l'on ne se glorifie qu'au milieu des ruines et
où l'on ne se révolte que lorsqu'on a la
nuque coincée entre le glaive et le billot.

Khalil Gibran

L'abîme ne s'est pas encore ouvert sous nos
pas, mais nous le frôlons de nouveau, avan-
çant en aveugles, anesthésiés, tétanisés.

Edwy Plenel

Nous sommes parties avec la naissance du soleil. Pas un oiseau ne chantait ce matin-là. Même les chiens avaient cessé leur rogne contre les poubelles dégarnies. Nous étions quatre silhouettes mangées par l'épaisse muraille pleine de trous et de rêves anciens. La mer était calme. Je marchais en tête, le long du mur d'enceinte qui encerclait la ville comme une vipère préhistorique. Mes sœurs suivaient mes pas, silencieuses et tremblantes, le visage ruisselant de larmes et de morve. Moi, je refusais de pleurer. Je voulais tuer les larmes dans mes yeux. Mon cœur était loin de moi. Je l'avais chassé hors de ma poitrine et l'avais remplacé par la haine du père et le mépris du mâle. Le sol fuyait sous mes pas. Des envies de meurtre se bouscuaient dans ma tête. Je marchais droit devant moi sans même savoir où je mettais les pieds. J'avais les poings et les mâchoires serrés. Je résistais à la tentation de me retourner pour contempler mes sœurs. Notre enfance, notre passé et nos souvenirs crevaient au fur et à mesure que nous avançons. Tu venais d'enterrer l'innocence de notre regard et de piétiner notre jeunesse. Nous étions quatre enfants sans défense. Frêles dans la fraîcheur du petit matin. Presque invisibles. Les pierres et les gravats lacéraient la plante de nos pieds nus.

Si la foudre avait pu s'abattre sur nous, elle nous aurait délivrées. A peine des enfants, nous devons déjà affronter les affres de l'existence, seules, désarmées. Tu nous avais chassées de ta vie, nous abandonnant à notre sort, sans

pain, sans argent, sans rien. Nous étions écrasées par l'immensité du silence, par ce vide qui oppressait nos jeunes poitrines. Toi, tu dormais de ton sommeil criminel dans la chair grasse de ta nouvelle épouse. Elle avait promis de nous traiter comme ses propres filles. Le temps avait rendu la cohabitation intolérable. Son intérêt simulé s'était transformé en pitié. Très vite, la pitié avait fait place au rejet, puis le rejet à la haine et à l'épouvante. Toi, tu dormais toujours dans sa chair grasse sans jamais te soucier de nous. Un jour, elle t'avait fait part de ses exigences sous la forme d'un ultimatum. Ton choix était simple, arrêté depuis des siècles. Tu n'attendais que l'occasion pour te débarrasser de notre teint cadavéreux. Ton épouse pourrait alors étaler toute sa graisse sans être gênée par notre présence. Revoir et recevoir son amant sans avoir à se cacher, à mentir ou à feindre. Le premier jour, elle nous l'avait présenté comme son frère et s'était enfermée avec lui dans sa chambre pour de longues heures. Tu acceptais. Leurs râles se mêlaient à nos silences. Tes larmes étaient de lâcheté et d'impuissance. Tu étais incapable de lui dire non. Incapable de nous protéger contre sa tyrannie. Tu as tué la vie en nous et autour de nous. Quatre fillettes sorties de tes entrailles l'une après l'autre comme des erreurs, des virgules malheureuses ponctuant ta vie de déceptions et d'échecs. Des ombres sans âme qui assombrissaient ton ciel...

L'horloge sonna soudain dans la pièce à côté et ma sœur aînée sursauta au premier coup. La dernière phrase resta suspendue à ses lèvres. Je comptai les heures dans ma tête. Exactement comme je le faisais lorsque j'étais petite fille. Ghita, la plus jeune d'entre nous, n'était pas encore arrivée. Chama, Tamou et moi étions assises sur des peaux de moutons autour de la civière sur laquelle gisait le cadavre fraîchement lavé de notre père. On l'avait parfumé à l'encens et au benjoin, et on l'avait enroulé dans un drap safrané. Nous avions fermé la porte de la chambre à coucher à double

tour pour nous isoler avec lui afin qu'il écoute jusqu'au bout le récit de nos vies. La voix des lecteurs du Coran nous parvenait de l'autre pièce, mêlée aux lamentations incessantes des femelles et aux incantations des mâles indignés. Alignées sur les sofas comme des épouvantails mécaniques, les voisines partageaient la douleur de la marâtre en pleurant avec énergie, exagérant le mouvement des doigts sur leur visage. Un mendiant installé sous la fenêtre répétait à qui voulait l'entendre que la vie n'était qu'un clin d'œil, un reflet d'écume sur la surface d'un océan parfois calme, souvent déchaîné. Nous sommes à Dieu et nous retournerons à Lui ! Poussière, nous ne sommes que poussière et poussière nous redeviendrons ! Pour faire bonne impression, l'épouse du défunt, retenue par sa mère, versait toutes les larmes de son corps sur le carrelage mal lavé. Son frère hypothétique distribuait le pain et les figes séchées aux mendiants qui avaient pris d'assaut la demeure du mort aux premières lueurs du jour. Les enfants jouaient dans la rue, insouciantes, indifférentes à la douleur des adultes. Ils étaient de l'autre côté du temps et du chant funèbre qui rongeaient les consciences sereines et consumait le sommeil des gens paisibles.

Avant d'entamer son récit, Chama avait découvert le visage du mort. J'avais retenu un cri d'horreur. Dix ans avaient creusé dix fois ses rides. Des espèces de balafres mal cicatrisées. Je n'avais pas reconnu son visage. Ses paupières étaient noires. La marque de la malédiction, avait affirmé Chama en s'emparant d'un cierge pour éclairer la face blafarde du cadavre. Les yeux étaient deux trous d'encre noire rappelant les ténèbres et le péché. Je baissai les paupières pour fuir cette image maudite. Je n'aurais pas dû revenir. Il fallait veiller malgré la fatigue et le dégoût. Veiller au-delà de la fatigue et de notre dégoût. L'écho des voix nous parvenait toujours de l'autre pièce, éclaté en procession cacophonique au milieu des pleurs des femmes, des lectures rythmées des saints hommes du Coran, des lamen-

tations des mendiants, des cris des gamins, des jérémiades des vieillards. Chama passa ses mains sur son visage avant de poursuivre son discours. Sa voix brisée par l'émotion et la fatigue résonnait comme des coups de gong dans ma poitrine. J'avais les yeux baissés, le regard rivé sur le pied du lit en fer forgé.

Nous sommes parties dans le feu de l'aurore, continua Chama en étouffant sa rage. Le vide et la peur étaient nos seuls compagnons. Le soleil et le ciel portaient notre deuil. Les larmes perlaient, abondantes, sur les joues creuses de mes sœurs. Tu étais délivré de notre fardeau. Quatre bouches de moins à nourrir. Mon regard était plein d'inquiétude et de haine. Quatre cadavres errants dans le matin gris de ta trahison. Nous ne savions pas où aller ni quelle direction prendre. Toutes les routes nous paraissaient semées de dangers. Nous avons marché droit devant nous. Les chiens de la ville ont suivi nos pas pendant plusieurs heures avant de rebrousser chemin, découragés par nos larmes et le silence du matin. Les murs sans âge retenaient des bribes de nos souvenirs. Une seule question habitait mon corps et mon âme : où aller ? Le temps et la peur mangeaient notre mémoire et toi tu dormais de ton vieux sommeil dans la chair épaisse de ton épouse. Tu es mort aujourd'hui pour échapper à la violence des récits de celles que tu as chassées de ton foyer et de ton cœur voilà dix ans. Mais tu vas quand même nous écouter jusqu'au bout. Tu emporteras dans ta tombe le récit de chacune de nous. Rien ni personne ne pourra te délivrer de nos mots. Nous sommes ici pour rendre ton sommeil plus douloureux.

Nous étions parties sans nous retourner. Chama nous l'avait interdit. Je tremblais de froid. Ou de peur. Je marchais comme mes sœurs, les mains vides et la tête remplie de larmes et d'images incertaines. Nous étions sans mystère parce que nous n'avions pas d'histoire. Notre passé était enterré dans la folie du patriarche et notre avenir avait un goût d'amertume. Toutes les portes s'étaient refermées derrière nous. Aucune ne s'ouvrait à l'horizon. Chama marchait en tête, avec précipitation. J'avais du mal à suivre ses pas. Mes larmes coulaient sans discontinuer malgré les reproches de Chama :

– Tu vas t'arrêter? Ne me casse pas les pieds avec tes larmes! Tu ne vas pas pleurer pour cette serpillière! Sèche tes larmes et avance! Tu ne vois pas que nous avons mieux à faire!...

J'avais la sensation bizarre de marcher nue dans un brouillard. J'étais poursuivie par la honte et les fantômes du petit matin. Avais-je mérité mon sort? Les gens riraient de nous, construiraient des énigmes autour de notre infortune, inventeraient des anecdotes sur notre malheur. Nous avons marché longtemps en file indienne et nous avons laissé derrière nous notre passé, nos souvenirs, nos secrets d'enfants, nos âmes meurtries et notre mémoire. Arrivées au cimetière, nous voulions nous recueillir une dernière fois sur la tombe de notre mère avant de quitter la ville. Nous avons cherché, erré à travers les pierres et l'odeur

de la mort. Les herbes sauvages couvraient les tombes et l'ortie régnait sur les lieux. Nos jambes étaient en feu. Quelques mendiants dormaient encore entre les tombes, la bouche ouverte, le corps couvert de fourmis et de mouches. Je les observais avec une sorte d'envie et de pitié mélangées. Ils avaient réussi à maîtriser l'absence et à annuler en eux la limite entre la vie et la mort. Leur calme m'intriguait. Ni les mouches ni les fourmis n'arrivaient à bout de leur sommeil, ni de leur isolement. Chama dégageait les pierres tombales d'un geste sec et décidé. Elle arrachait les herbes avec rage, dépoussiérait les dalles en marbre pour déchiffrer le nom des morts. Certaines épitaphes calligraphiées rendaient la lecture ardue. Chama n'insistait pas trop. La tombe de notre mère portait une épitaphe toute simple écrite à la peinture noire. Nous avions du mal à la retrouver car nous ne lui avons rendu qu'une seule visite, le premier vendredi après sa mort. Son enterrement s'était effectué dans la précipitation et le silence. Le père nous avait interdit de pleurer sa disparition impromptue. La veille, elle se portait bien. Elle nous avait couchées et bordées comme d'habitude. Le lendemain elle était morte. Le père avait offert une grosse somme d'argent aux laveuses, qui n'avaient rien révélé des ecchymoses autour du cou de la défunte. Le médecin légiste avait conclu à une insuffisance cardiaque et avait été généreusement récompensé par le père. Avant la fin de la matinée, elle était déjà sous terre et nous, exposées à toutes les péripéties du destin et à la sauvagerie du géniteur.

Au bout d'une heure, nous avons renoncé à nos recherches et repris notre marche à travers les sentiers déserts. La fatalité du patriarche s'était abattue sur nos têtes. Rien ne pouvait le faire changer d'avis et nous ne connaissions personne. La marâtre se délectait de sa victoire sur le corps poilu de son amant. Je ne comprenais pas ce qui nous arrivait et ne réalisais pas tout à fait l'immensité du désespoir où nous étions jetées. Je pensais que

c'était un jeu ou un cauchemar qui finirait par prendre fin. La route était longue et déserte. Quelques chiens, perdus comme nous, aboyaient sur notre passage. Je les entendais à peine. J'avais envie de rebrousser chemin et d'aller me blottir contre l'un des mendiants endormis entre les tombes. Je sentais encore la morsure de l'ortie sur mes jambes. Retrouver la tombe de ma mère. Embrasser son épitaphe une dernière fois. Le soleil tardait à montrer sa face. Je marchais en espérant rencontrer la mort à chaque pas. Je ne pouvais rien imaginer en dehors de notre malheur. Même le souvenir de ma mère échappait aux images de ma mémoire exubérante. J'espérais l'absence. Celle des morts. Celle des mendiants endormis entre les tombes et l'herbe sauvage. Nul doute que le chemin qui s'ouvrait devant nous ne pouvait mener que vers la folie, l'exil et la perte. J'étais persuadée que la mort ne tarderait pas à frapper dans le tas. Chama me cria soudain de hâter le pas. Ma mère ! Elle était en bonne santé. Et un matin, il fallait l'enterrer. Notre destin était injuste. Le ciel était limpide. Les bruits avaient cessé et je n'entendais que le bruit de nos pas contre les pierres et les gravats. Un nuage de poussière s'élevait derrière nous. Je ne ressentais ni fatigue, ni faim, ni soif. Uniquement une forte haine pour le père. Avait-il retrouvé le sommeil entre les jambes grasses de son épouse ? Avait-il déjà oublié nos visages blafards et nos silhouettes squelettiques ? Devrions-nous marcher toute notre vie ? Étions-nous condamnées à errer ainsi jusqu'à la fin des temps ? Les visages défaits de mes sœurs me faisaient peur. Rien ne venait perturber notre marche forcée vers l'enfer. Je souhaitais avoir le courage de Chama pour tuer mes larmes au fond de mes yeux. De temps en temps, un oiseau quittait son nid, effrayé par notre apparition. Je levai les yeux vers le ciel. Dieu était absent de notre drame. Le père devait dormir de son sommeil criminel dans la chair grasse de son épouse. Mon imagination refusa de se représenter l'Ogre dans sa faiblesse, gémissant de reconnais-

sance à l'approche de la délivrance. Je l'entendais souvent suffoquer, haleter, gémir, glousser, prier avant de laisser échapper son râle extrême contre le corps absent de sa compagne. Leurs ébats m'assourdisaient et me donnaient la nausée. Mes sœurs marchaient devant moi comme des fantômes surpris par la clarté naissante du jour. Je les observais et fus surprise par la vivacité de leur démarche, la fermeté de leurs gestes. Comme des condamnés se dirigeant vers la potence. Je continuais à verser toutes mes larmes. Je voulais les verser une fois pour toutes et les oublier ensuite, décidée à ne plus jamais pleurer. C'était mon destin. Il serait sans pleurs à partir de cet instant. Pour le moment, mes larmes coulaient sur mes joues brûlantes et mouillaient ma robe. Le chemin me paraissait très long. Le vent caressait mes cheveux. Mais je ne faisais attention ni au vent ni à la sérénité du jour naissant. La ville avait disparu. Je ne distinguais plus sa haute muraille. Je n'entendais plus les chiens exprimer leur rogne contre le vide dévastateur qui habitait les lieux. Mes rêves d'enfant commençaient à prendre congé de ma mémoire. J'avais acquis la certitude que je devais désormais grandir sans rêve et sans grande émotion. Debout dans une sorte de gêne, les arbres avaient perdu leur ombre.

« Ne sois jamais étonnée de rien, m'avait dit ma mère quelques jours avant sa mort. Tu vas grandir, ma fille, et tu auras tout le temps pour comprendre la vie et les gens. Ne t'inquiète de rien tant que je continue à respirer ! Je protégerai ta vie au prix de la mienne !... »

Le destin ne lui avait pas donné la satisfaction de nous voir grandir. En la rappelant auprès de Lui, Dieu avait assassiné la moitié de notre corps, de notre âme, et tous nos rêves et nos espoirs. Nous devons marcher, au hasard de notre infortune, marcher sans discontinuer, dans la peur et dans les larmes, exposées à tous les risques et à l'insulte du temps. Nous avons largué les amarres vers l'inconnu de nos destins.

A l'appel du muezzin pour la première prière du matin, nous étions arrivées à un carrefour. Chama s'était arrêtée et nous l'avions imitée. Un soleil timide se levait derrière la montagne. Il ne tarderait pas à inonder la campagne de sa lumière éclatante. Une journée torride s'annonçait. Ma sœur aînée était debout devant nous comme une statue. Nous n'osions pas bouger. Nous attendions un signe ou un ordre. Le silence et le vide. Mes mains tremblaient. Je remarquai que la douleur convulsait les traits du visage de Ghita. Chama releva la tête et je distinguai une expression indéfinissable dans son regard. Je surveillais ses gestes avec attention. Aucun bruit ne venait perturber notre chagrin. Le jour arrivait sur nous comme la gale, avec sa part de démangeaison, de putrescence, de puanteur, de purulence et d'appréhension. Aucun bruit ne perturbait notre chagrin. Le temps était suspendu aux lèvres de Chama qui s'était emparée d'une branche pour tracer une croix dans la poussière. Nous regardâmes ce signe comme une énigme. Chama posa son regard noir sur chacune de nous et nous contempla longuement l'une après l'autre. Elle s'approcha de Ghita, lui passa délicatement la main dans les cheveux avant de nous annoncer :

– Nous avons été condamnées par un père indigne. Nous ne devons désormais compter que sur nous-mêmes. Ce croisement de routes ne doit constituer qu'une étape pour nous. Une étape ouverte sur le hasard et l'imprévu. Rien ne

doit plus nous effrayer. Nous allons nous séparer ici. Ainsi, nous avons quatre fois plus de chances de nous en sortir. Au moins quatre destinées différentes et quelque espoir de survie. Chacune de nous prendra un chemin. C'est notre destin. Ou l'existence nous brisera ou alors c'est nous qui arriverons à bout de cette chienne de vie...

Chama luttait désespérément contre les larmes qui se bouscullaient dans ses yeux et étranglaient sa voix. J'épiais ses gestes. Vraisemblablement, elle hésitait à nous annoncer une grave décision. Ses mains tremblaient. Les mots n'arrivaient plus à trouver leur chemin jusqu'à ses lèvres. Elle bredouilla quelques incantations pour chasser le mauvais sort. Comme si notre sort n'était pas déjà inscrit en encre noire sur les pages de notre vertige. La déchirure était si profonde qu'aucun djinn n'aurait été capable d'arriver à bout de l'hémorragie qui vidait nos corps de leur substance pour les remplir de larmes et de haine tenace. Le vent qui s'était levé emportait les bribes de paroles que ma sœur prononçait dans le désordre des faits. Je voulais qu'on en finisse au plus tôt. Debout dans le vide et dans le silence, nous ressemblions à des épouvantails recouverts de haillons qu'aucun moineau ne venait importuner. Dieu lui-même avait refermé toutes ses portes derrière nous. La catastrophe pesait sur nos épaules fragiles. Seules. Nous étions la proie d'un destin aveugle. Chama fouilla un moment sous sa robe et en sortit un petit livre. Elle le plaça sur une pierre qu'elle avait auparavant essuyée avec la paume de sa main gauche, s'agenouilla avec révérence, posa sa main droite sur la reliure en cuir et dit d'une voix contenue :

– Je jure par le Livre sacré ! Je jure par Dieu et par son Envoyé ! Je jure par tous les saints réunis que je compterai les jours et les nuits, les semaines, les mois et les années... Je jure de revenir dans dix ans, jour pour jour, pour raconter au vieux ce que la vie a fait de moi depuis qu'il m'a chassée de sa maison et de son cœur. Je le forcerai à écouter

le récit de dix années d'existence sans lui et il ne pourra pas échapper à la violence de mes mots!...

Nous dûmes imiter Chama, nous agenouiller, poser la main droite sur le Livre et faire le serment du retour. A chaque engagement, Chama déclarait à notre intention :

– C'est bien! Tu as fait le serment du retour. Tu dois tenir ta promesse, sinon Dieu te damnera jusqu'au jour du Jugement et te précipitera en enfer avec les maudits et les assassins! Rien ni personne ne doit vous empêcher d'accomplir ce pèlerinage le moment venu. Vous devez prendre vos dispositions dès à présent si vous voulez éviter les flammes de la géhenne!... N'oubliez jamais mes paroles et rappelez-vous la promesse solennelle que vous venez de faire devant Dieu, son Prophète et tous les saints de l'univers!...

Puis, après un temps qui me parut interminable, elle serra très fort Ghita contre sa poitrine et nous fit ses dernières recommandations :

– Faisons en sorte que la haine stimule notre volonté. Essayons, chacune de notre côté, de transformer l'échec en réussite et d'ouvrir les portes de l'avenir. Il faut que le vieux crève de remords quand nous reviendrons toutes pour lui raconter notre vie. Soyez courageuses et dites-vous bien que vous êtes seules et que vous devrez vous battre contre tout et contre tous pour arracher votre place dans la société! Dieu sera avec nous parce qu'Il est miséricordieux et qu'Il doit stigmatiser l'acte du vieux!...

Nous nous séparâmes sans prendre le temps de nous embrasser ni de mêler nos larmes. Chama avait enfoui le Livre sous sa robe et avait pris la direction de l'ouest sans se soucier de notre désarroi. Elle marchait avec la rapidité du désespoir. Le vent jouait avec ses cheveux défaits et gonflait sa robe. Les chemins s'ouvraient devant nous comme des monstres attendant notre premier pas pour se jeter sur nous et nous dévorer. J'avais envie de courir après Chama, d'embrasser ses mains et de la supplier de me garder auprès d'elle. L'image des mendiants endormis au milieu

des pierres tombales dans le cimetière occupa mon esprit. Chama avait décidé que nous nous séparerions et je savais que les mots ne changeraient rien. Nous étions condamnées à l'errance. Ça aussi je le savais. Par conséquent, nous devions éviter de partager le même sort. Je regardai la croix tracée par ma sœur dans la poussière et me dis que mon destin se trouvait au bout d'une ligne. Quel destin ? Quel avenir ? Quel espoir en ce matin triste et rempli de fantômes ? Chama disparut complètement au tournant d'un sentier bordé de figuiers sauvages. Une traînée de poussière s'élevait dans le ciel. Après le départ de mes sœurs, je pris l'unique direction qui restait et marchai seule, la tête bourdonnante de pensées criminelles et les yeux ruisselants de larmes. Je n'avais aucune notion du temps. J'ignorais totalement quelle heure il était et le jour n'était pas bien précis dans ma tête. Nous devons être mardi ou mercredi. Peut-être jeudi. Je n'en savais rien. Une question pertinente occupait mon esprit : comment réussirais-je à compter les jours, les mois et les années pour pouvoir revenir à temps et éviter ainsi les flammes de la géhenne ?

Le chemin me paraissait interminable. Je me sentais vide, vulnérable, à la merci de n'importe quelle mésaventure... La mort m'entourait de partout et la peur habitait mon corps puéril. J'étais sûre d'une chose : je devais marcher jusqu'à ce que mon destin m'arrête. Le chemin était long, parsemé de ronces, de pierres, d'épines et d'herbes sauvages. J'étais une fillette et, déjà, mes rêves d'enfant s'égarèrent dans la poussière de ce sentier scabreux. Mes espoirs périssaient à chacun de mes pas. Le suicide se manifesta dans ma tête comme une solution salutaire. Je craignais trop Dieu pour accomplir un tel acte. Je me rendis à l'évidence et acceptai mon sort comme une épreuve que je devais surmonter pour mériter le paradis. L'horizon était sombre dans mon regard. J'étais une fillette mais j'avais déjà le courage des femmes mûres.

L'odeur de l'encens s'infiltra soudain dans la pièce par les fissures de la porte. Chama dessina une grimace sur son visage. Je devinai l'expression que ses lèvres ébauchèrent. De l'étonnement mêlé à une sensation de dégoût. Cependant, elle ne dit rien. Elle se contenta de s'approcher de la civière et passa une main paresseuse sur le rebord du drap qui couvrait le cadavre. Un frisson traversa tout mon corps. La chaleur était accablante. Quelques mouches voltigeaient au-dessus de nos têtes puis allaient explorer les narines et les lèvres émaciées de la dépouille. Les murs suintaient l'humidité et le plafond dessinait des formes étranges sur les poutres en bois mangées par les capricornes. Chama jouait avec ses doigts comme une gamine en manque d'inspiration. J'évitai son regard inquisiteur. La voix des lecteurs du Coran, mêlée à celle des pleureuses et des mendiants, arrivait jusqu'à nous dans une cacophonie infernale. De temps en temps, nous parvenaient les cris perçants des enfants ou les grognements d'une bête. Nos yeux cherchaient une issue. Chama continuait son manège avec les doigts. Rien ne laissait prévoir un changement de situation. Elle tenait à raconter sa vie la première. Elle était l'aînée et l'instigatrice de cette scène.

La pièce était plongée dans une demi-obscurité éclairée par deux cierges de très mauvaise qualité. Ils fumaient comme deux cheminées mal ramonées, encrassées par la suie et négligées de longue date. Noircis et craquelés, les

murs avaient pris un coup de vieux depuis notre départ. Encroûté par endroits, le plafond laissait pendre des morceaux de mortier et des plaques de chaux. Dans l'autre pièce, les tolbas récitaient des versets coraniques sur le même ton désolé. Les pleureuses sanglotaient avec énergie pour mériter leur salaire. Le calme revenait par intermittence. Allongé sur le dos, emmailloté dans son drap blanc, le cadavre me semblait avoir une présence réelle, presque magique. Poussière nous sommes et poussière nous redeviendrons ! Bien que ses yeux fussent fermés, j'avais la sensation désagréable que le mort nous transperçait de son regard chargé de haine et de reproche. Je devinais les vers entreprenant leur travail de destruction. Des vers aussi gros que des baleines et des fourmis aussi féroces que les scorpions. La chair partait, lambeau après lambeau. Déchaînées, les bestioles plantaient leurs canines tranchantes dans la matière devenue rigide du cadavre. Rien ne pouvait les arrêter. La chair avait maintenant entièrement disparu sous l'acharnement de la vermine. Après la chair, les bêtes s'attaquèrent aux os. Rien n'échappait ni ne résistait aux mâchoires en dents de scie des vers et des fourmis, à l'exception du cœur. Il était si résistant, si dur et si puant que les bestioles durent abandonner leur lutte inutile. Elles disparurent en confiant l'organe à mon étonnement et à ma frayeur. La chose inerte ressemblait à du charbon consumé. Elle dégageait une odeur de soufre et de mort. Je me bouchai le nez pour éviter l'asphyxie et respirai par la bouche. L'odeur putride pénétra mon corps et habita tous mes pores. J'avais la nausée. Chama refusa qu'on ouvre la fenêtre. C'était une affaire entre nous et lui. Personne n'avait le droit d'écouter nos secrets. Je résistai tant que je pus puis me laissai aller à la honte. Le drap blanc reçut une partie de mon vomi. Chama ricana. Je m'attendais à des réflexions désobligeantes de sa part. Elle se contenta de m'adresser un sourire de commisération. Tamou ne dit rien. Son visage avait pris une expression de dégoût et elle

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S. N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 1998. N° 32051 (XXXXX)